

LE CANADA CHANTÉ LIVRE CINQUIÈME

Albert FERLAND

de la Société Royale du Canada

MONTREAL
ma Ville natale

DE VILLE-MARIE À NOS JOURS

POÈMES



JULES FERLAND, éditeur
MONTREAL

MONTREAL MA VILLE NATALE

DU MÊME AUTEUR

- Mémoires poétiques*, poésies, avec une préface de Rémi Tremblay, Montréal, 1893, 1 vol. in-12 0.75
- Femmes rêvées*, poésies, avec une préface de Louis Fréchette. Illustrations de Georges Delfosse, Montréal, 1899, 1 vol. format de la « Collection Guillaume » (épuisé)
- Les Horizons*, livre premier du Canada chanté, poésies. Illustrations de l'auteur. Montréal, 1908, une brochure in-8, (édition de luxe) (épuisée)
- Le Terroir*, livre deuxième du Canada Chanté, poésies. Illustrations de l'auteur, Montréal, 1909, une brochure in-8, (édition de luxe) (épuisée)
- L'Âme des Bois*, troisième livre du Canada Chanté, poésies. Illustrations de l'auteur, Montréal, 1909, une brochure in-8, (édition de luxe) (épuisée)
- La Fête du Christ à Ville-Marie*, livre quatrième du Canada Chanté, poésies. Illustrations de l'auteur, Montréal, 1910, une brochure in-8, (édition de luxe) 0.25

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

MONOLOGUES, DRAMES ET COMÉDIES.

(Catalogue envoyé sur demande.)

Tous droits réservés, Canada, 1946.
Copyright by Jules Ferland, 1946.

Albert FERLAND
de la Société Royale du Canada

LE CANADA CHANTÉ
LIVRE CINQUIÈME
Œuvre posthume

MONTRÉAL

ma Ville natale

DE VILLE-MARIE À NOS JOURS

POÈMES

MONTRÉAL

JULES FERLAND, éditeur
(Agence Dramatique Canadienne)

3996, rue MENTANA

1946

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE,
50 EXEMPLAIRES SUR BYRONIC
TEINTÉ, NUMÉROTÉS DE 1 à 50,
ET 3,000 EXEMPLAIRES SUR
LOUVAIN ANTIQUE, CONSTI-
TUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

DIALOGUE

I

LE POÈTE

Ce soir j'entends ton Âme, ô Ville bourdonnante,
Exhumer ton Passé, ton Souvenir qui chante :
Tu me dis ton orgueil d'un berceau merveilleux,
Tes primes bâtisseurs, tes marins, nos aïeux,
Les porteurs de ton Rêve au Temps de ta naissance,
Ces rudes chevaliers de la Nouvelle France.
Chère Ville évoquée en ton âpre matin,
Pourquoi donc rappeler le cri de ton destin
Quand un soir de douceur m'accorde sa lumière,
Que ton Fleuve étoilé, miroir sombre et sévère,

Voit la Nuit surgissante effacer à demi
Tes quais et tes vaisseaux, tout le port endormi ;
Pourquoi, ma fière Ville, à cette heure féerique,
Réveiller dans mon cœur ton passé nostalgique ?...

II

LA VILLE

Rêveur qui fait parler l'âme de la Cité,
Je suis la Ville-Mère et j'attends ta fierté,
Ton hommage orgueilleux quand le soir me fait belle,
Que pour toi dans la nuit mon charme se révèle ;
C'est l'instant, ô mon fils, d'être mon regardeur,
De surprendre mon Rêve et goûter ma douceur,
D'épier les appels des monuments publiques,
Le geste des Héros dans leurs poses épiques.
Oh ! viens lire, pensif, mes pages d'idéal,
Ce sublime autrefois d'où surgit Montréal.

J'étais la « Ville sainte » et l'on me glorifie
De mon pur et beau nom, moi la Ville-Marie.
Vois là-bas dans la nuit cet océan de toits
Se perdre à l'horizon plus loin que tu le vois,
Vois mes longs boulevards soulignés de lumières,
Je suis l'énorme roue, aux lointains solitaires ;
Superbe de mes feux, j'étends ma majesté.
Compare à ces splendeurs de ta belle Cité
Ce que j'étais jadis, obscure et primitive,
Lorsque mon humble Fort se dressait sur la rive.

III

LE POÈTE

Montréal, ton orgueil peut vanter ton berceau,
L'audace de ta foi dans ce Monde Nouveau.
O Ville chevalière aux bords du vierge Fleuve,
Tu peux vanter Dollard et ton fier Maisonneuve,
Et ton prime clocher sous le ciel laurentien,
Annonçant l'avenir de ton peuple chrétien.
Le Ciel a protégé tes armes, ta vaillance,
Ces heures de combats, de sublime semence ;
En ces temps glorieux combien brillent de noms
De soldats, de martyrs, de faiseurs de sillons !

On songe aux premiers champs ouverts par tes charrues :
Là s'étend aujourd'hui le damier de tes rues.
Pour toi des cœurs obscurs ont connu cent combats,
Que l'Histoire trop brève, ingrate, ne dit pas.
C'est vers cet Autrefois d'un si noble visage,
Que j'aime, ô fière Ville, élever mon hommage.

IV

LA VILLE

Je suis, Ville d'espoir, mon nom court l'univers ;
Par mon bleu Saint-Laurent cent vaisseaux vers les mers,
Vers Londres et Paris, vont porter ma richesse
J'ai prestige Gaulois, j'ai hautaine noblesse ;
Je suis la fière Ville où l'on parle français,
Où fusent dans les soirs chants picards, rochelais ;
On vénère ma langue à la parure fine ;
Elle a suivi Cartier, les marins de l'Hermine,
La première à fleurir les rives du Pays
De noms de Saints, de Rois, de découvreurs hardis,

La première à prier dans la vierge Amérique,
A jeter sur ses bords l'Appel évangélique ;
Elle a du Canada baptisé les cités ;
Et mes durs voyageurs, chercheurs d'immensité,
Découvreurs de l'Hudson, des Plaines, des Rocheuses,
Ont fredonné ses mots, ses syllabes joyeuses.
Ma langue et mes clochers font gloire au Saint-Laurent ;
Je suis la Ville active au peuple conquérant,
La Ville où resplendit le feu missionnaire ;
Sous le ciel des païens j'ai porté la lumière.
Le Nord, l'immense Nord me doit ses défricheurs,
Ses rêves d'avenir, ses chemins enchanteurs.
Entendez-vous l'orgueil des campagnes conquises
Par l'élan de mes fils, mes semeurs, mes églises ?...
Je suis riche d'espoir, de forces d'idéal,
J'ai foi dans mon destin, moi le grand Montréal.

LA VILLE DE MON ENFANCE

La Ville toute mienne et que seul je regarde,
Ville simplifiée en son cher autrefois,
Comme enfant je l'ai vue avec ses jolis toits
Et qui me plaisait plus qu'en sa beauté nouvelle.

Moins vaste qu'aujourd'hui mais bien plus maternelle,
Son vivant souvenir me remplit de ses voix :
Toujours pieusement en esprit je la vois ;
Elle eut selon mon cœur sa façon d'être belle.

Ville qui ressuscite et colore mon cœur,
Ville qui m'a laissé dans l'âme sa douceur,
Je veux t'éterniser dans mon lyrique hommage.

Sois-là toute vivante et parlante en mes vers,
Avec tes beaux jardins et tes dimanches clairs,
Et tous ceux qui l'aimaient, Ville au plaisant visage.

2 septembre 1941

EXIGENCES DE LA MUSE

LE RÊVE ET LA VILLE

La Muse, ô belle Ville, exige le silence,
Un coin de quelque parc que n'afflige le bruit ;
Je t'aime sans rumeurs dans la paix de la nuit,
Quand plus rien de criard ne me dit la présence.

Le Rêve dans l'esprit ne peut prendre naissance
S'il vient comme un oiseau qui s'alarme et s'enfuit,
Devant le brouhaha qui toujours nous poursuit
Tout le long de la rue où la Vie est intense.

Pourtant combien de charme as-tu dans un clocher,
Un cloître, une passante au gracieux marcher,
Dans un arbre penché sur un vieux toit qui rêve.

Dans un parc où le soir se fait sentimental
D'entendre un piano, le jet d'eau de cristal,
Mais rare est la douceur de ces heures trop brèves !

8 décembre 1940.

SONNET-APARTÉ

J'aime ta nouveauté, mot jailli sous la plume,
Sois le fils de mon rêve, unique et substantif,
Sonnant comme un Ronsard, d'un métal primitif ;
Sois forgé hardiment comme un fer sur l'enclume.

Salut au mot vivant où l'âme se résume,
Le mot qui fait miroir, le mot contemplatif,
Qui naît bellement Vierge en un moment pensif,
Qui nous vient lumineux comme un matin s'allume.

La plante est jaillissante et n'a rien d'apprêté ;
Imite dans les mots sa fleur et sa beauté,
Fuis le sentier livresque où Pégase trotte.

Ton cœur est le jardin où tu peux te fleurir,
C'est à lui qu'en secret tu devras recourir
Quand surgira l'appel de la chanson divine.

LA VILLE, FLEUR DE L'IDÉE

Ce qui ne peut périr c'est cette fleur du monde,
La beauté de l'idée altissime et féconde,
Qui jette son reflet dans le cœur et les yeux,
Qui suscite des mots d'un élan généreux,
Et qui fait qu'un obscur par sa sublime audace,
Parmi les glorieux au grand jour prendra place.
Elle pousse un héros par les fleuves, les mers,
Lui fait planter la croix dans un coin d'univers,
Merveilleuse, exaltante et d'essence mystique,
Elle enfante un apôtre au cœur évangélique ;
Elle jette des saints comme les conquérants,
Vers l'inconnu barbare et les peuples errants.
L'Idée est quelque fois le bienfait d'un Virgile ;
Elle est aussi le don d'un fondateur de Ville.
Toi, la belle Cité, regarde ton matin,
Vois ceux qui t'ont fait naître en leur rêve divin

Car tu fus dans leur rêve avant d'être une ville
Avant ton premier fort, ta semence fertile
Avant ta prime messe et les mots de Vimont
Qui vit les grands amours qui de toi sortiront
Qui levant vers les bois son regard de prophète
Vois la vierge Forêt dans sa beauté muette
Reculer sous le fer des bûcherons de Dieu
Pour laisser les clochers pointer vers le ciel bleu.
Oh ! rien n'arrêtera l'idée éblouissante
Qui groupe les héros de la Ville naissante ;
Et quand viendra la Haine et la Faim, la Terreur,
Le seul nom de la Vierge et son bras protecteur
Soutiendront tes enfants dans leur haute espérance
De créer une Ville à l'image de France.

Dimanche, 26 janvier 1941.

MONTRÉAL, RAMEAU DE FRANCE

Montréal, ville fière et de haute naissance,
Il n'est point de cité d'un plus noble matin,
Que toi, la grande Ville au mystique destin,
Qui sortis comme un lis du cœur de belle France.

De merveilleux exploits illustrent ta vaillance :
Tu peux chanter les noms de tes héros lointains,
Ceux-là, qui pleins d'audace, apôtres et marins,
Sont venus t'ériger au bord du fleuve immense.

Aujourd'hui cent clochers, gratte-ciels orgueilleux,
Font un couronnement à l'œuvre des aïeux,
Tes premiers bâtisseurs dans leur lutte féconde.

Frémissante cité, tu cours vers l'avenir,
Mais lorsque te revient le cri du souvenir,
Ton orgueil peut chanter ton geste au Nouveau-Monde.

LE RÊVE MERVEILLEUX

La Dauversière a fait ce rêve merveilleux
D'une île dont jamais il n'avait vu l'image,
Si claire en son esprit qu'en ses bois et rivages,
Elle parût réelle et comme sous ses yeux.

Et Dieu l'ayant touché d'émoi miraculeux,
L'appelant à sa Vigne au Canada sauvage,
Il courut chez Faucamp lui conter ce présage ;
Et puis par cet appel ils s'unirent tous deux.

Mais Dieu plus hautement fait tonner sa Lumière,
Quand Olier à Médon voyant La Dauversière
Devina qu'en son cœur avait parlé le ciel.

Et pour ce grand dessein Olier va dire messe,
Et pour le Montréal de cent louis fait largesse ;
Et ce jour-là notre Ville a pris germe à l'autel.

LES FONDATEURS DE VILLE-MARIE

On rêve dans Paris de bâtir une ville,
Héroïque, là-bas, dans le Monde Nouveau ;
Des chrétiens ont choisi le lieu de son berceau,
Dans le grand Canada, sur la rive d'une île.

Pour l'honneur de la France et pour Dieu, l'Évangile,
Maisonneuve, demain, conduisant deux vaisseaux,
Partira pour Québec, remontera les eaux,
Pour établir son œuvre en pleine terre hostile.

On veut que la Cité se nomme d'un beau nom ;
De la Vierge on attend haute protection,
Et ce nom glorieux, sera Ville-Marie.

Fervents à Notre-Dame et devant son autel,
On entend une messe, on invoque le ciel,
Pour la Ville qui doit chasser la Barbarie.

PREMIER JOUR DE VILLE-MARIE

Enfin ! surgit l'île où le dessein de Dieu
A conduit la ferveur et l'audace des âmes :
D'un mystique désir des cœurs d'hommes et de femmes,
Ont rêvé de bâtir une Ville en ce lieu.

Abordant sur la rive, un matin radieux,
Maisonneuve et Vimont et Mance pleins de flamme,
Et les hardis soldats que leur œuvre réclame
Rendent gloire au Seigneur dans leur élan pieux.

Un Te Deum ardent de tous ces cœurs s'élançe ;
Et le Prêtre prédit que l'humble sénevé,
Deviendra par leur zèle un bel arbre élevé.

Jusqu'au soir à l'autel orné par Jeanne Mance,
On bénit Dieu-Hostie en ce Monde Nouveau.
La Ville ainsi prélude à son obscur berceau...

L'ÂME DE LA VILLE NAISSANTE

Ah ! voilà bien la Ville unique en sa naissance,
Dont le premier autel s'érige près des bois ;
Qui dès son premier jour et la première fois,
Chante son allégresse et sa reconnaissance.

Mystique, elle s'implante avec ses lis de France,
Son dessein de semer les rayons de la Croix,
D'élever le Barbare à ses divines lois,
De payer de son sang sa chrétienne semence,

La Ville est un miroir d'austère pureté :
On n'y saurait souffrir que la fraternité,
Pour le rêve divin de conquérir les âmes.

Et dans ce monde vierge elle aura ses berceaux,
Elle aura ses martyrs, ses semeurs, ses héros,
Et pour la protéger le nom de Notre-Dame.

BERCEUSE D'HOCHELAGA

Clos tes beaux yeux mon Owira
Le soir obscurcit la bourgade
On dit qu'un jour nous reviendra
L'Homme Pâle, en quelque embuscade.
Clos tes beaux yeux mon Owira
Le soir surgit dans la bourgade.

Dors bien dans ton Karhonsera
Si bien gardé de douce écorce,
Olkon, petit, te gardera
Tandis qu'en toi viendra la force.
Dors bien dans ton Karhonsera
Si bien garni de tendre écorce.

Vois-tu, le ciel s'est assombri
C'est où chante, chasse la chouette.
De l'Otakwarhe, j'entends le cri
Surgir aux bords des eaux muettes
Déjà le ciel s'est assombri
C'est l'heure où chasse la mouette.

Avant que l'onde au cœur des bois
Parmi les joncs se fasse noire
Les daims qu'un bruit met aux abois
Dans les bords du lac reviendront boire
Avant que l'onde au cœur des bois
Parmi les joncs se fasse noire.

Clos tes beaux yeux, mon Owira
Clos tes yeux noirs quand vient la brume
Plus tôt que toi s'endormira
La Plume Blanche sur l'eau brune.
Clos tes beaux yeux, mon Owira,
Clos tes yeux noirs avant la brume.

L'AVANT-GARDE HÉROÏQUE

Pour défendre Québec ainsi qu'un bouclier,
Se dressait Montréal dans sa lutte héroïque,
Brisant des Iroquois les décentes tragiques,
Déroutant les espoirs de leur rêve guerrier.

Fils ombrageux des lacs, Onneyouth, Agniers,
Pour chasser l'Etranger du cœur de l'Amérique,
Descendaient le grand Fleuve en bandes stratégiques,
Et harcelaient les forts de leurs coups meurtriers.

Mais sans trêve en ses murs veillait Ville-Marie :
Elle servait de digue à leur sombre furie,
Devant eux s'opposaient ses terribles soldats.

Et quand un dur échec surprenait sa vaillance,
Le farouche ennemi remettant sa vengeance
N'allait pas à Québec semer ses attentats.

LE LUTH DU GOUVERNEUR

Ce soir de Maisonneuve est pris de nostalgie :
Du beau ciel champenois lui revient la douceur ;
La Nuit du Canada fait peser sa rigueur ;
Il faut chaque matin raidir son énergie.

Sa lampe dans sa chambre a l'air d'une vigie,
Quand aux carreaux givrés s'infiltré sa lueur ;
Elle est le seul témoin du pensif gouverneur,
Tandis qu'en son repos le Fort se réfugie.

Il sait qu'on fait le guet aux crénaux dans l'hiver,
Mais lui, le cœur lointain au delà de la mer,
Revoit le ciel natal, l'image de la France.

Et cette évasion vers son tendre climat,
Il accorde une pause à l'âme du Soldat ;
Et son luth le soutient aux heures de silence...

VIE D'ALARME DE VILLE-MARIE

La Ville est dans ses murs toujours prête à la guerre ;
Sans trêve l'ennemi l'épie au front des bois :
On ne saurait semer sans craindre l'Iroquois,
Dont la traître embuscade était si meurtrière !

On sortait le mousquet en labourant la terre ;
Au moindre appel des champs on était aux abois ;
La Ville a combattu l'ennemi tant de fois,
Qu'elle n'attend toujours que l'attaque guerrière.

On rêvait d'avenir pour le peuple naissant ;
Mais il n'est point de mois sans des heures de sang,
Sans que la mort d'un chef n'endeuille une famille.

Quel sera donc demain pour ce peuple soldat,
Que le sombre Indien harcèle d'attentats,
Qui rumine l'espoir d'exterminer la Ville ?

HOMMAGE AUX AÏEUX

Poitevins et Normands, ils ont fondé la Ville :
Pour elle ils ont peiné dès le commencement,
Quand tout humble elle est née en son encerclement
De nature sauvage et de peuples hostiles.

Pour les vieilles maisons dont nous charme le style,
Pour leurs premiers clochers sous notre firmament,
Pour leur foi ; pour leur langue et pour leur peuplement,
Ils ont lutté, souffert, mais sans plainte inutile.

De ces lointains aïeux dans leurs rudes combats,
Dans leur fidélité de semeurs, de soldats,
Exaltons la vaillance et la grandeur d'apôtres.

Ils nous prêchent sans fin d'héroïques leçons ;
Nous leur devons la Ville et l'honneur des maisons,
Et nous avons l'orgueil de dire qu'ils sont nôtres.

25 février 1941.

LES SULPICIENS

Du Montréal ancien ils étaient les seigneurs ;
Une rue a leur nom : fier rappel de la Ville,
Qui vit dès son berceau ces prêcheurs d'Évangile,
Saints prêtres réputés par leur zèle et douceur.

Bien bas on les salue : ils possèdent les cœurs.
Qui n'admire leur temple où l'art gothique brille,
Où l'on aime à prier loin d'un monde fébrile,
Où tout un peuple est fier d'affirmer sa ferveur.

Notre-Dame ! est pour eux la céleste Présence,
Celle qui les soutient dans la Ville en croissance,
Leur antique Paroisse et leur champ de bienfaits.

Olier voit en ses fils durer sa gloire pure :
Leur œuvre a parmi nous répandu leur culture ;
Et la Ville a l'orgueil de leur esprit français.

LES JÉSUITES

Ceux-là, des cœurs de feu d'un zèle inépuisable,
Ont rougi de leur sang les pays indiens,
Ils ont porté la Croix chez les rudes païens,
Fleurissant du martyre une œuvre impérissable.

L'Histoire dit leurs noms, leur vaillance indomptable ;
L'Amérique a l'orgueil d'évoquer leurs chemins ;
Elle a vu ces Prêcheurs la peupler de chrétiens :
Son hommage a fixé leurs traits ineffaçables.

Tes fils, O Loyola, hérauts d'un Dieu d'amour,
Ont parcouru nos bords depuis les premiers jours ;
Ils ont droit qu'en nos cœurs leur souvenir rayonne.

Car ces grands noms de Saints, de héros immortels,
Que l'Eglise aujourd'hui vénère à ses autels
Font au fier Canada la plus belle couronne !

SALUT AUX NOMS FRANÇAIS

Je vous salue, ô noms français de nos familles,
Vous des primes foyers, et du prime sillon,
Noms de héros obscurs, disparus sans renom.
Je veux que par mes vers votre obscurité brille.

Vos noms ! mais c'est la France au berceau de la Ville,
O vous les Tourangeau, les Hunault, les Cusson,
Les Gervaise et Loisel, les Papin, les Lauson,
Les Dany, les Després, les Langevin et Marseille.

Vous êtes essaimés de Paris, de l'Anjou,
De Tours et d'Orléans, Du Barry, du Poitou
Et d'autres de la Flèche et d'autres de la Loire.

Ah ! je songe à l'honneur de ces aïeux lointains
Qui virent notre ville ébaucher son destin,
Ces témoins primitifs si perdus dans l'histoire !

29 janvier 1941.

LA BELLE SOCIÉTÉ D'AUTREFOIS

Jadis en nos manoirs brillait l'esprit de France ;
Les Seigneurs maintenaient le culte des salons ;
Ils aimaient l'apparat et l'éclat des galons ;
Mais un jour disparut leur fastueuse aisance.

A suivre trop l'Anglais dans sa folle abondance
Les nobles appauvris n'eurent plus que leurs noms ;
Adieu ! brillants dîners, menuets et flonflons,
Les joutes de l'esprit, leur suprême élégance.

Grands seigneurs, galonnés, gens de robes, lettrés,
Dans leur intimité se sont comme cloîtrés ;
On ne plastronne plus chez la belle Marquise.

Et le seul vrai moment, fière Société,
Où s'affirmait ton cœur, ton charme, ta bonté
C'est lorsque tu parais le dimanche à l'église.

FÊTE AU CHÂTEAU DE RAMESAY

Naguère

Le vieux château ce soir, pour un dîner de rois,
Devant ses peupliers déborde de lumière,
Dans son antique salle aux grands portraits sévères,
Il imite, joyeux, quelque bal d'autrefois.

Les invités ont noms portés sur le pavois,
Ce ne sont que marquis, comtesses, dames fières,
De faux barons poudrés, portant lame guerrière ;
Ils miment la noblesse aux plantureux exploits.

Le menuet leur donne une exquise souplesse ;
On tient comme une fleur la main d'une duchesse ;
On se croit évadé du banal aujourd'hui.

Les chants ont le brio du bel esprit de France ;
Et ce raffinement de décor, d'élégance
Rappelle un beau passé depuis longtemps enfui.

Le 19 décembre 1940

LA PETITE RIVIÈRE

1840

La rue a détrôné la Petite Rivière
Que son passé bruyant emprisonne aujourd'hui :
L'oubli depuis longtemps sur elle a fait la nuit ;
Son eau depuis longtemps ne voit plus la lumière.

Jadis des ponts de bois enjambait son miroir ;
Riante en son caprice, étroite et sinueuse,
Ses rives se montraient parfois marécageuses,
Au pied du Champ de Mars glissait son nonchaloir.

Près de ses bords fleuris, pleins de lis, de quenouilles,
S'alignaient des maisons, des jardins potagers ;
On rêvait à la voir si lente à voyager,
Si berceuse le soir quand chantaient les grenouilles.

Le dimanche on voyait des belles en canots
Dans un gai va-et-vient promener leur jeunesse ;
On riait, on musait, l'heure offrait sa caresse ;
On trouvait le bonheur sur le bleu de ses eaux.

Du Marais Viger au Griffintown tranquille
Son éden enchantait les yeux des promeneurs ;
Parfois une romance y semait sa douceur :
On aurait dit Venise en marge de la Ville.

L'ANCIENNE RUE NOTRE-DAME

(1850)

La ville en sa longueur avait sa grande rue,
Dont le nom était beau, celui de Notre Dame ;
On aimait comme Fabre y disperser son âme,
Tant elle avait d'attraits pour enchanter la vie.

Portant la vertugade, ample jupe, la femme
Obligait les messieurs à faire un pied de grue
Quand passait sa beauté, pyramide ingénue,
Afin que le trottoir fût plus large à Madame.

Et de beaux magasins et couvents et chapelles
Faisaient que pour les yeux la rue était si belle
Qu'on y venait rêver en lente promenade.

A la Place Nelson, Place d'Armes, sa gloire
Inscrivait de grands noms, rappelait son histoire :
Elle parlait à tous et n'avait rien de fade.

Le 23 janvier 1941.

LE JARDIN DISPARU¹

(1880)

Jadis, un beau jardin, fière université,
Où se dressaient tes murs devant la rue intense,
Nous offrait sa fraîcheur, son décor d'arbres denses,
Mais un jour le Progrès a tué sa beauté.

Enfant, je l'admirais sous les ciels de l'été
Quand, pensif écolier, lassé de turbulence,
Je passais recueilli devant son frais silence,
En me baignant les yeux de paix, de sûreté.

(1) Le jardin Legris, évoqué par l'auteur, vers 1880, longeait la rue St-Denis côté est, au sud de la rue Ste-Catherine, faisant un long rectangle clos à claire-voie, touchant l'arrière des petits magasins et boutiques disparus de la rue Ste-Catherine, et s'étendait jusqu'à la rue Dorchester et de Dorchester à la rue Lagauchetière, la maison du fermier occupait l'encoignure est, près de la rue Dorchester.

Où l'auto sans merci nous offense l'oreille,
De purs papillons blancs, des murmures d'abeilles,
Nous frôlaient en passant et nous rendaient songeur.

La Ville nous gardait ce morceau de nature
Et musards, nous goûtions beaucoup moins nos lectures
Que ce livre vivant du jardin plein de fleurs.

25 janvier 1941.

L'ANCIENNE RUE SAINT-URBAIN

(1880)

Jadis l'ancienne rue avait plaisant visage
Avec son air bourgeois et ses jolis pignons
Et le pas paysan, sans raideur, des piétons,
Et ses fanaux de fer, son rustique éclairage.

Elle offrait la gaité de quelque gros village,
Quand portant à leur bras leur grand panier de jonc
Débordant de lilas, de radis ou d'oignons,
Les femmes se payaient un piquant comméragé.

L'Enseigne découpait, décor familial,
Les ciseaux du tailleur, la botte du bottier :
Sans tapage, à nos yeux nous parlait de réclame

Et quand c'était l'hiver au poudreux vent du Nord,
Glaçons, neige, traîneaux lui faisaient beau décor,
Avec dans le ciel gris les tours de Notre Dame.

Le 21 janvier 1941.

LA PLACE NEPTUNE

(1895)

Nelson, te souvient-il du temps où maints rêveurs
Aimaient, quand les beaux soirs faisaient la ville brune,
Saluer la douceur de la Place Neptune,
Ecouter les jets d'eau leur verser la langueur.

Combien la nuit bleuâtre estompait ta raideur,
Prodiguait aux galants de pénombre opportune,
Invitait les amis du tendre clair de lune
A se chanter tout bas la romance du cœur.

Tout près, mystérieux, comme des sentinelles,
Les peupliers figeaient leurs cimes solennelles,
Le long du Champ de Mars, beaux arbres disparus !

Aujourd'hui, Vauquelin remplace la fontaine ;
Fini le bruit de l'eau, sa fluide cantilène,
Depuis que les autos y trônent noirs et drus...

22 décembre 1940.

LE CLOCHER DU COUVENT

Le clocher du Couvent se dresse vers la lune
Dont la blancheur d'hostie éclaire le ciel noir ;
Dans sa douceur d'été la langueur d'un beau soir
Enveloppe les toits d'une paix opportune.

Les Etoiles sur nous s'affirment une à une ;
Dans la fenêtre ouverte où j'aime à le revoir,
La nuit me semble auguste ainsi qu'un reposoir,
Et nous fait oublier nos heures d'infortune.

Le coq sur le clocher dans son geste muet
Semble héler le ciel, son infini secret
Que notre âme interroge en son besoin de rêve.

Reposez-vous songeurs sous la lune, les toits,
Tandis que le clocher sur vous brandit la croix,
Car c'est l'heure où des cœurs la Prière s'élève.

le 24 janvier 1941.

AU TEMPS DES BOHÉMIENS

La Ville savait plaire hier en ses amours ;
Vers ses balcons rieurs s'égrenait la rangaine
Du vieil orgue ambulante de la Bohémienne,
Si fière en châle vert, avec ses colliers lourds.

Pour le flâneur des parcs frissonnait tous les jours
Le mouvant éventail de l'eau d'une fontaine ;
Et les fruitiers passaient criant à gorge pleine
La framboise et la pêche au rose de velours.

La Ville avait encore sa naïve ambiance ;
On animait les soirs d'une lente romance ;
Longuement on veillait groupé sur les perrons.

Après le dur labeur on aimait la détente :
La Ville nous berçait de son âme chantante ;
Les faubourgs se grisaient d'un air d'accordéon...

1940.

L'ÎLE SAINTE-HÉLÈNE D'ANTAN

On te vantait, jadis, belle Ile Sainte-Hélène,
Pur jardin de fraîcheur baisé du bleu de l'eau ;
Vers tes bords enchantés voguait un blanc bateau,
Passant le demi-fleuve en deux quarts d'heure à peine.

Le vapeur surchargé enfonçait sa carène ;
Toilettes et chansons, gaîté, faisaient tableau :
Le peuple sans façon s'admirait, trouvait beau
De vivre en ce décor d'une joie homogène.

Dans l'île on se hâtait, disputant les bosquets ;
Y posant des hamacs, lisant auprès des rives,
Et dans l'herbe on dînait, dansait des rondes vives.

Et chez le photographe, aux rustiques portraits,
On posait jeunes, vieux, farauds et belles filles,
Et tard, lourd de bonheur, on retournait en Ville.

26 décembre 1940.

LA FÊTE DE LA REINE

Le mois de mai, jadis, au temps de mon enfance,
Avait un jour de joie à nos yeux sans pareil,
Un jour qu'on pavoisait d'attente et de soleil,
Un jour que l'on fêtait avec exubérance.

Longtemps pour ce grand jour on faisait diligence ;
Partout pour nous tenter, jaunes, verts et vermeils,
Du cœur des magasins rayonnaient les « soleils »
Le pétard, la fusée aux multiples nuances .

La fête de la Reine exaltait les enfants :
Ils savaient la fêter, mieux que tous, triomphants,
Dépensant tous leurs sous pour saluer sa gloire.

A midi le canon tonnait du Mont-Royal ;
Mais le soir médusait par son feu de Bengale,
Ses gerbes de lumière aux belles trajectoires.

Le 9 janvier 1941.

LA FÊTE-DIEU

O Fête-Dieu, ferveur des foules dans l'attente,
Leur beau prosternement quand paraît l'ostensoir,
Leur cortège au Seigneur, le roi qu'on ne peut voir,
Défilant sous les arcs peuplés d'Anges qui chantent

De Cantiques, d'Avé, la rue est bourdonnante ;
Le dais passe et l'encens s'épand des encensoirs,
Sous sa parure d'or attend le reposoir,
Les groupes vont partout leur bannière flottante.

MONTREAL, MA VILLE NATALE

Regardez les maisons dresser leur Sacré-Cœur !
On est fier de sa foi, on l'affirme sans peur ;
Et si c'est dans le soir bleuisant qu'on défile,

Oh ! voyez rayonner les cierges purs et blancs
Des prêtres, des vieillards, des femmes, des enfants
Dont l'hommage au Seigneur se répand par la Ville.

12 janvier 1941.

LES JOIES DE MA VILLE
(Intimisme)

Ma Ville a ses bonheurs et ses rubans de fêtes,
Ses jours enorgueillis d'un passé glorieux,
Où ses chars admirés évoquant ses conquêtes
Font briller leur symbole héroïque ou pieux.

Ma Ville est romantique et fait tourner les têtes,
En ses soirs d'opéras féériques, somptueux ;
Ses concerts en ses parcs nous chantent « Alouette »
Et toutes les chansons que chantaient les aïeux.

Ma Ville aux blancs hivers, aux neigeuses dentelles,
Ses NoëlS embaumés de sapins lumineux,
Et ses longs carnivals, ses raquetteurs joyeux.

Elle est la ville heureuse aux foules fraternelles,
Multiple en ses plaisirs, chantante pour les cœurs ;
Et l'on vante sa joie autant que son honneur.

11 septembre 1941.

L'ÂME DES FENÊTRES

La Ville est tout un monde aux milliers de fenêtres,
Que j'aime à saluer quelquefois en rêvant,
Quand les bleuit de ciel le frais matin levant
Ou qu'un couchant les dore avant de disparaître.

Fenêtres des villes que baigne l'air champêtre,
Fenêtres de la Paix des austères couvents,
Fenêtres du vieux Temple aux dimanches fervents,
Fenêtres de l'usine où le bruit règne en maître,

Vous toutes que l'on voit, fenêtres des maisons,
Dévoiler le décor des salons bleus et roses,
Au regard attentif vous dites tant de choses.

Et l'on aime le soir à l'heure des chansons,
Surprendre à vos rideaux qu'une lampe dessine
Un doux profil de femme, un rêveur qu'on devine.

LE PROGRÈS NIVELEUR

Le Progrès sans pudeur pour un Passé charmant,
Ne voit plus la beauté d'une chapelle antique ;
Il bouscule la paix d'un jardin monastique
Pour assagir les lieux par son nivellement.

Un bel arbre n'est plus qu'inutile ornement ;
Il lui plait au béton d'immoler la relique ;
Il chérit l'Art nouveau d'un froid géométrique ;
Il faut tuer le Rêve et le recueillement.

Ecoutez-le vanter le dieu de la vitesse ;
Il est comme un Barbare inapte à la finesse ;
Il est le Roi d'un monde où rien n'est vénéré

La Ville a vu tomber sous sa faux de vandale
Ses vieux joyaux normands, sa parure ancestrale...
Adieu ! les coins d'Antan où nous avons rêvé !

2 janvier 1941.

LA VILLE QUE L'ON AIME...

La Ville que l'on aime, on l'aime avec son bruit
Et ses parcs, ses autos, sa poussière et sa boue,
Et ses gamins siffleurs, sa marmaille qui joue,
Maîtresse du trottoir du matin à la nuit.

La Babel de rumeurs ne peut être un ennui
Pour les princes de l'or qu'un seul rêve secoue,
Pour ceux dont la santé met du rose à la joue,
Qui ne s'effarent pas des laideurs d'aujourd'hui.

La Ville ! mais leur cœur ne fait qu'un avec elle !
Qu'elle blesse les yeux de lumières cruelles,
Qu'aux doux méditatifs elle soit un enfer,

Elle est un Paradis moderne et tyrannique ;
Avec ses jeux, ses parcs, son jazz, sa politique
Et ses hauts gratte-ciel qui nous rendent si fiers !

NOCTURNE

La Ville s'assourdit sous le ciel étoilé ;
Les Couvents vont dormir dans la nuit qui commence ;
Les arbres et les toits se drapent de silence ;
Les clochers sont d'un bleu plus sévère et voilé.

Le ciel plus ténébreux paraît plus constellé.
Dormez, vous les humains : La nuit est providence ;
Laissez glisser vos cœurs en sa douceur immense :
Elle apporte le Rêve et son mensonge ailé.

La rue et les maisons ont un air de mystère ;
Un frisson dans un orme, un passant solitaire,
L'eau du parc nous découpe un fantasque décor.

Un appel irréel nous vient de l'heure sombre ;
On s'attarde aux beautés des étoiles sans nombre,
Et la Ville apparaît comme un vaisseau qui dort...

28 janvier 1941.

LE PARC DANS L'AUTOMNE

Octobre a dépeuplé le grand parc de ses fleurs.
Adieu ! les tendres soirs où se parlaient les cœurs ;
Il n'est plus le décor propice à leur romance ;
Ses arbres sous la pluie ont un air de souffrance.
Adieu ! la belle fille au pas vif et nerveux,
Qui passait rayonnante au bras d'un amoureux.
Adieu ! les frais ébats de l'enfance joyeuse,
Le tableau nuancé des lentes promeneuses,
Et devant le lac bleu le rêveur des bancs verts,
Les sentiers où musait leur bonheur sont déserts...
Ah ! les femmes mettaient dans ses ombres bénies
La gaiété des couleurs de leurs robes fleuries !

Et le liseur distrait admirait leur beauté
Leur charme fait de grâce et de légèreté.
Adieu ! les fins jets d'eau frissonnant, lis liquide,
Miroitant au soleil dans leur sveltesse fluide...
Adieu ! le cher été, le parc dans ses atours,
Je porte dans mon cœur le deuil de ses amours.

PROSOPOPÉE DE MONTRÉAL

Je suis belle le soir et j'étonne les yeux
Avec mon fleuve sombre et mes ponts et mes gares ;
Quand le port vu de loin se pointille de feux,
Apparaît comme un rêve où conduisent les phares,

Quel pur rayonnement sur le miroir des eaux !
Et quel salut de paix vient de la croix sereine
Qui du mont vous regarde, ô maisons, ô vaisseaux,
Comme un clair labarum qui m'annonce chrétienne !

Et vers vous les marins et les quais et les mats,
Cette douce Madone au céleste Visage,
Qui du haut d'une église élevant ses deux bras,
Offre divin secours à celui qui voyage.

Je suis la Métropole au splendide destin,
En remontant les flots on évoque ma gloire ;
Le cri de mon passé nostalgique et lointain,
Rappelant mes héros fait chanter la mémoire.

Ville au peuple affairé, Ville au vaste avenir,
J'offre un monde d'espoir à ma belle jeunesse,
J'ai pour hausser son cœur d'immortels souvenirs,
Le flambeau du savoir et mes traits de noblesse.

Janvier 1941.

MONTREAL, VILLE FRANÇAISE

Je suis la grande Ville, orgueil du Saint-Laurent ;
C'est moi que vient baiser le beau fleuve géant.
Ecoutez mon réveil quand l'aube se précise,
Que mon Salut de foi fait chanter mes églises.

Pleine de majesté devant le bleu des flots,
Me ceinturant de quais et de mes paquebots,
J'étends comme des bras mes ponts sur l'eau profonde ;
Je suis comme une reine au Nord du Nouveau Monde.

Par mes chemins de fer j'embrasse les pays,
Moi le fier Montréal, Ville aux rêves hardis,
Riche de mes labeurs et d'essor dynamique,
Des bienfaits, des trésors de mon âme mystique.

Il faut me saluer avec un cœur français,
Moi la ville des saints, des héros, du progrès ;
Car je peux me vanter d'une illustre origine :
De France j'ai reçu la langue douce et fine.

Mes enfants ont gardé le dessein de ses Rois.
L'honneur des fleurs de lis, l'orgueil de ses exploits,
Et ses vieilles chansons pleines de Souvenance :
Tout vous dit que je suis à l'image de France...

SYNTHÈSE DE LA VILLE

La Ville au long des flots se détache puissante,
Gerbe énorme de murs de gratte-ciel hautains,
Elle accueille en son cœur le cri rauque des trains ;
Travailleuse, elle vit tout le jour frémissante.

Ame, granit, labeur, réaliste et priante,
Elle entend mille pas marteler son matin ;
Son peuple sans répit façonne son destin ;
Elle est l'usine-enfer et clocher qui chante.

Maritime, à ses quais alignent cent vaisseaux,
Elevant ses hangars, ses marchés près des eaux,
Elle remplit les yeux d'un rêve d'opulence.

Ruche humaine grouillante aux abeilles d'espoir,
Monde avide de biens, de grandeur, de savoir,
Elle est comme un New York, un Paris en puissance.

DEUX COULEURS DE LA VILLE

Deux couleurs dans la ville habillent les maisons :
Le gris froid du granit, le rouge de la brique ;
La pierre est dominante et d'un cachet antique,
Elle est l'orgueil du temple et des anciens pignons.

Solides murs normands, vous que nous vénérons,
Qui donnez à la rue un visage historique,
Vous évoquez le temps de la ville héroïque,
Chargés de souvenirs de nos aïeux colons.

Mais au front des faubourgs moins grave et plus voyante
La brique joliment met sa note plaisante
Et des jours lumineux reçoit mieux les rayons.

Mais lorsque sur les toits la nuit glisse ses ombres
Les murs rouges ou gris ne se voient plus que sombres
Et c'est l'heure où leurs traits paraissent plus profonds.

25 août 1941.

LA RELIQUE DU MONASTÈRE

Madone, souviens-toi qu'en fondant sa Maison,
Devant toi Mère Youville, à genoux et fervente,
A la Vierge a voué sa belle œuvre naissante,
Avec ses sœurs Thaumur et Demers et Cusson.

Toi le témoin sacré des heures d'oraisons,
Des phalanges de Sœurs t'invoquent, confiantes,
Car la Reine du Ciel est notre aide puissante
Nous savons son amour et nous la chérissons.

Eloigne du couvent tout danger, ô Madone ;
Qu'en nos conseils toujours, protectrice tu trônes ;
Suis nos Mères qui vont revoir nos missions.

Déjà tu fus portée au rivage polaire :
Le Canada nous voit sur tous ses horizons
Car notre œuvre grandit, Relique Séculaire.

22 mars 1938.

LES FRÈRES

(1880)

On les voyait passer, par deux, d'un pas rythmique,
Portant tricorne noir et le clair rabat blanc ;
Partout les honorait le salut des enfants ;
D'un geste ils se drapaient, dignement, identiques.

Leur entrée inspirait un silence magique :
Fini ! les bout-en-train, respect ! les turbulents ;
La prière figeait les mous et les fervents ;
La classe déroulait ses heures méthodiques.

Penchés sur le pupitre aux encriers de plomb,
Un problème, un écrit, faisait peiner nos fronts ;
Le savoir lentement pénétrait les cervelles.

De beaux prix couronnaient nos efforts de dix mois,
Et nos maîtres disaient : prophètes quelquefois,
Qu'un grand homme, un savant naîtrait de notre zèle.

L'Epiphanie, 1941.

LA VILLE

La Ville au ciel étroit déverse à pleine rue
Son peuple effervescent, Protée aux mille espoirs,
Les travailleurs de l'aube où la foule des soirs,
Quand, saturé de jazz, l'homme au plaisir se rue.
Degorgeant des hôtels, des gares, la cohue
Mêle ainsi qu'une fleur la femme en son flot noir ;
Criards vont les autos aux reflets de miroir,
Leurs cris blessent le Rêve et la Paix méconnue.
Vie ardente et multiple, ô grand mystère humain !
Qui sait t'interroger, qui daigne en son chemin
Saluer ta grandeur, ta fierté, ta misère ?
La Ville est la Sirène aux appels captieux,

Elle étreint, fascinante, heureux et malheureux !
Au riche elle sourit, aux gueux elle est amère.

LE BRUIT MODERNE

Le Bruit, pieuvre sonore, enveloppe la Ville,
Il vient des trains là-bas, du jazz, du haut-parleur,
Par la fenêtre ouverte on n'entend, obsesseur,
Que ce halètement d'un monde âpre et fébrile.

Le bruit cingle le ciel dans l'avion qui file ;
Il est roi de la rue et nous croise en vainqueur ;
La Vie ardente passe en sa froide impudeur ;
On ne recherche plus la minute tranquille.

Et l'on vante ce siècle où la Machine est dieu,
La Vitesse orgueilleuse et la gloire sportive,
On ne sait plus aimer l'heure calme et pensive.

Qui veut rêver encore, en un paisible lieu,
S'enfuit pour oublier l'humaine turbulence,
Et lui seul peut goûter ta douceur, ô Silence.

RÉVERIE SUR LA MONTAGNE

Ton beau soir, ô Toussaint, me voit, dernier passant,
Ravi par ton ciel tendre où somptueux descend
Ton rouge et grand soleil rasant une colline ;
Là-bas s'allume un lac d'un reflet de sanguine.
C'est l'adieu de l'Été mourant au sol natal.
Ô regret qui me vient au moment vespéral !
Le souffle lent de l'air me semble la caresse
Des choses qui s'en vont, leur baiser de tristesse.
Déjà le ciel avec la terre se confond,
Tandis que me retient l'automne sur le Mont
À regarder se perdre au delà des beaux arbres
La Ville bleuisante et le rêve des marbres :
La ville est l'écheveau de nos humains efforts,
Les marbres, le regret des vivants pour les morts ;
L'Éternité fait face à la vie éphémère ;
L'Éternité me dit dans l'ombre son mystère ;

Sa voix poursuit mon cœur dans l'épaisseur du soir,
Me parle des chemins de l'éternel Espoir,
Tandis que, revenant par le mont qui se voile,
Je vois surgir les feux dont la ville s'étoile.

SALUT À JEANNE MANCE

Salut, Française au rêve immortel, Jeanne Mance,
Toi qui voulus quitter ta belle et chère France
Pour porter ta douceur au pays canadien,
Te donner, fleur mystique, à son berceau chrétien.

Dès le matin de notre histoire
Tu viens fonder une cité,
Tu veux tisser sa jeune gloire
De tes labeurs, de ta piété.

Ta première œuvre est douce au Christ sur ces rivages :
Tu lui dresses l'autel pour les premiers hommages,
Depuis, l'Ami voilé sera toujours présent
Pour répondre aux appels de son peuple naissant.

Pour ses desseins Dieu veut ton zèle,
Ton tendre appui pour ces colons,
Ces défricheurs dont la chapelle
S'érige auprès des bois profonds.

Tes vertus sont l'honneur de ta Ville-Marie.
Maisonneuve avec toi fait naître une Patrie,
Et ton cher Hôtel-Dieu, dans son geste divin,
Recevra jusqu'à nous des souffrants dans son sein.

Magnifique et pur fut ton rêve.
L'orgueil natal dit sa beauté,
Toujours ton image s'élève
Du cœur ému de ta Cité.

Avril 1926.

HOMMAGE AUX SŒURS DE L'HÔTEL-DIEU

Hommage à l'Hôtel-Dieu, berceau des Augustines !
Beau vieux cloître, Hôpital, foyers d'œuvres divines,
Le Temps parle en vos murs, redit l'élan des cœurs,
Qui de France ont jadis apporté leurs ferveurs ;
 Québec les garde en sa mémoire
 Ces premiers lis de son Histoire,
 L'essaim des Vierges du Seigneur.

Gloire à ces jours de lutte où bravant la Nature
Vous, Mères Saint-Ignace et Saint-Bonaventure,
Vous, Mère Saint-Joseph, avez servi la Croix,
Au bord du Fleuve immense au temps des hauts exploits,
 Haussant son peuple à votre Rêve,
 La Ville naissante s'élève,
 Prime Phare de notre foi.

Hommage à ce Passé, ces siècles de prière,
A celles dont les mains accueillent la Misère,
Pendant sur les souffrants leur front de pureté,
Elles sont de Québec les fleurs de charité.

Honneur à vous qui loin du monde
Poursuivez leur œuvre féconde,
Comme au matin de la Cité.

Vous appelez la Paix sur la Ville bruyante ;
Vous portez comme un ciel, ô colonnes priantes,
Votre espoir éternel et la flamme des Saints ;
Vous méritez de Dieu pour vos frères humains,
Par le don pur de votre vie
O Sœurs mystiques de la Patrie,
Vous dont le Christ est le soutien.

CANTATE EN L'HONNEUR DE NOTRE-DAME
DE MONTRÉAL

à l'occasion des fêtes de son centenaire

1829-1929

Salut, ô belle église au grand manteau de pierre !
La Ville au cent clochers est fière de tes tours ;
Un art pur fit monter vers la blancheur des jours
Leur majesté sévère.

Leur grave front de paix dominant la Cité,
Fait sa parure et dit son âme ;
Ses fils s'arrêtent, Notre-Dame,
Devant l'élan de ta beauté.

Mais quand les angélus t'émeuvent dans l'aurore,
Quand ta voix le dimanche au-dessus des maisons
S'épanche bourdonnante en magnifiques sons,
On t'aime plus encore,

Par leurs rythmes puissants martelant leur appel
Tes cloches font bondir notre âme,
Toute orgueilleuse, ô Notre-Dame,
De t'écouter remplir le ciel. . . .

Et quelle auguste paix dans ta nef grandiose !
Les foules pour prier recherchent ton vaisseau,
Qu'un Noël, un Carême y sont prenants et beaux !

Que le cœur s'y repose ;

Ta chaire entend vibrer d'illustres grandes voix,
Et la splendeur des mots de France
Tient tout un peuple en ton silence,
Emu devant ton Christ en croix.

Qu'on aime à voir ta Vierge en sa royale place,
Tes toiles, tes vitraux t'enluminer de saints,
Tes ogives tenant très haut comme des mains
Tes pensives rosaces !

Somptueux, chante l'orgue, orgueil de tes ferveurs ;
Et le grand Credo qu'il déploie
Et ces Alleluia de joie
Savent toujours saisir nos cœurs.

Mais le Prêtre est plus grand : c'est ta voix souveraine.
C'est lui qui fait descendre à l'aube le Sauveur ;
C'est lui qui comme un lis exhale la douceur
De l'âme sulpicienne.

Son séculaire amour s'immole à ton autel.
Son nom remplit Ville-Marie ;
Chaque matin, pour la Patrie,
Il vient s'offrir à l'Éternel.

Eglise qui nous dis un siècle de prière,
Les beaux recueils sous le regard de Dieu,
L'anonymat des cœurs cherchant dans le saint Lieu
Un baume à leur misère,
N'es-tu pas le vaisseau des grands espoirs humains,
L'arche où l'on fuit les dieux du monde,
Où, protégé de foi profonde,
On va sans crainte au Port divin ?...

5 mai 1929

CANTATE A LA GLOIRE DE LA VÉNÉRABLE
MÈRE D'YOUVILLE

Salut, Dame immortelle, ô Mère d'Youville,
Sublime en ton amour voilé d'humilité,
Première sur nos bords à donner un asile
Aux indigents de la Cité.
O toi par qui la Providence
Se fit si douce à la souffrance,
Aux cœurs navrés par l'abandon,
Aux malheureux petits sans mère,
Aux sans berceau, sans lait, sans nom,
A tous les porteurs de misère,
Aux vieux sans pain, aux vieux sans toit.
Cœur magnifique, honneur à toi !

Douce Dame, on s'émeut en feuilletant ta vie ;
On t'aime en robe grise et portant pour joyaux
Ta croix aux fleurs de lis, à ton doigt l'humble anneau.
Et dans le livre d'or de ta Ville-Marie,
Ton nom cher nous retient autant que les plus beaux.

O Mère, souviens-toi de ton œuvre naissante.
Oh ! quels vents ont soufflé sur ton premier sillon !
Mais tu fus comme un chêne, âme simple et vaillante,
Dieu t'affermir sous l'aquilon.
Tu pris la route où croît l'épine.
Où le cœur saigne, où l'on s'affine
Dans l'âpre épreuve et les combats.
Tu sus souffrir pour ton grand rêve :
Dans ta foi tu ne fléchis pas.
Un sublime désir t'élève :
C'est de vouloir d'un cœur de feu,
Dans chaque Pauvre, embrasser Dieu.

Fille du Saint-Laurent d'une vertu si belle,
Héroïne au cœur simple, uni comme le lin,
Tu faisais en secret des merveilles de bien,
Tu n'avais de souci que d'être maternelle,
Et tout pauvre pour toi fut le Passant divin.
Tu voulus t'effacer dans le vouloir du Père ;
Tu rêvais d'être à Lui dans un total amour.
En prodiguant tes soins à l'humaine misère,
 Tu fus Sa chose chaque jour.
 Toi qui voulais œuvre immortelle,
 Vois tes filles au cœur fidèle
 Vivre toujours ton idéal :
 Leur zèle sous la cape grise
 Se prodigue au pays natal.
 Honneur à toi ! puisse l'Eglise
 Te vénérer à ses autels,
 Servante du Père Eternel !

À DUVERNAY

Duvernay, ton Pays évoque ta mémoire.
Tu rêvais pour les tiens d'un emblème de gloire ;
Ta voix fut le clairon du réveil laurentien.
Un jour que sous nos ciels resplendissait, l'érable,
Tu voulus que sa feuille à la forme admirable
Figurât notre orgueil d'être né Canadien.

Ame fière et sans peur dans ta flamme sacrée,
Tu traçais l'avenir en cette heure inspirée ;
Tu railliais les cœurs par un même idéal...
Ecoute ! La Saint-Jean dans son cri d'allégresse,
Redit ton Canada, sa beauté, sa jeunesse,
Et l'hymne de ses droits s'élève au ciel natal.

Nous chantons les héros qui fondèrent nos villes,
Les hardis conquérants de ces rives fertiles,
Tous les preux dont l'honneur fleurit notre berceau :
Exaltant la beauté de ces temps héroïques,
Nous retrempons nos cœurs dans ces pages épiques ;
Nous groupons nos espoirs pour un destin plus beau.

Le ciel nous fit le don d'une noble patrie,
Large fleuve et grands lacs, une terre chérie,
Un sol où nous posons un regard orgueilleux.
Il n'est point sous les Cieux de nature plus belle.
Gloire au beau Canada ! chantons d'un cœur fidèle
Sa foi, son doux parler, son Passé glorieux !

Mai 1934

TABLE DES MATIÈRES

DIALOGUE

I — Le Poète.....	9
II — La Ville.....	11
III — Le Poète.....	13
IV — La Ville.....	15
La Ville de mon enfance.....	17

EXIGENCES DE LA MUSE

Le Rêve et la Ville.....	21
Sonnêt-Aparté.....	23
La Ville, Fleur de l'Idée.....	25
Montréal, Rameau de France.....	27
Le Rêve merveilleux.....	29
Les Fondateurs de Ville-Marie.....	31
Premier Jour de Ville-Marie.....	33
L'Âme de la Ville naissante.....	35
Berceuse d'Hochelaga.....	37
L'Avant-Garde héroïque.....	39
Le Luth du Gouverneur.....	41
Vie d'alarme de Ville-Marie.....	43
Hommage aux Aïeux.....	45
Les Sulpiciens.....	47
Les Jésuites.....	49
Salut aux Noms français.....	51
La belle Société d'Autrefois.....	53

Fête du château de Ramesay	55
La Petite Rivière (1840)	57
L'ancienne Rue Notre-Dame (1850).....	59
Le Jardin disparu (1880).....	61
L'ancienne Rue Saint-Urbain (1880).....	63
La Place Neptune (1895).....	65
Le clocher du Couvent.....	67
Au temps des Bohémiens.....	69
L'île Sainte-Hélène d'Antan.....	71
La fête de la Reine.....	73
La Fête-Dieu	75
Les Joies de ma ville.....	77
L'Âme des Fenêtres.....	79
Le Progrès niveleur.....	81
La Ville que l'on aime.....	83
Nocturne	85
Le Parc dans l'automne.....	87
Prosopopée de Montréal.....	89
Montréal, ville française.....	91
Synthèse de la Ville.....	93
Deux couleurs de la Ville.....	95
La Relique du Monastère.....	97
Les Frères	99
La Ville	101
Le Bruit moderne.....	103
Réverie sur la Montagne.....	105
Salut à Jeanne Mance.....	107
Hommage aux Sœurs de l'Hôtel-Dieu.....	109
Cantate en l'honneur de Notre-Dame de Montréal.....	111
Cantate à la gloire de la Vénérable Mère d'Youville....	115
À Duvernay.....	119